

Dans une lettre à Rejon, on trouve ce qui suit :

« *Energie*—ne pas s'arrêter devant les moyens, à l'avenir. Dans les crises comme celle-ci, la fermeté et les coups arrangent toutes choses. »

—*Nouvelle révolte à Haïti.*—Le capitaine du brick *Walcott*, arrivé avant-hier, en 16 jours, des Gonâves, rapporte qu'on avait reçu dans cette ville la nouvelle d'une révolte de noirs, ayant pour chef le général Bobo, et dont le mot d'ordre était l'extermination des mulâtres. Les habitans de la partie espagnole, appelée aujourd'hui République Dominicaine, auraient chassé tous les Haïtiens des parages de l'Arbonite où se coupe l'acajou, dont le prix aurait éprouvé une forte hausse sur les marchands haïtiens.

LES DEUX FRÈRES.

Le duc de St.-Simon, dans ses mémoires, parle d'un M. Du Casse, qui fut d'abord capitaine de vaisseau dans la marine royale, chef d'escadre, et enfin lieutenant-général, et qui mourut très âgé, et fort considéré de la Cour, en 1715, la même année que le roi Louis XIV. Ce brave officier ayant amassé honnêtement une grande fortune dans ses différens grades, fut à même de servir utilement de son épée et même de sa bourse le roi d'Espagne, qui le décora, en récompense, du collier de la toison-d'or, qui n'était point accoutumé, dit impétivement St.-Simon, de tomber sur de pareilles épaules. En effet, à cette époque où le mérite ne suppléait pas toujours à la naissance, certains ordres royaux étaient plutôt réservés à la noblesse d'origine qu'à la noblesse d'action ; or, le lieutenant-général Du Casse, chevalier de la toison-d'or, était tout simplement le fils d'un marchand de jambons de Bayonne, et l'histoire de l'élévation de cet officier distingué est assez intéressante et assez instructive pour mériter d'être racontée avec quelques détails.

Du Casse père, le vendeur de jambons, bon bourgeois de Bayonne, était resté veuf avec deux fils, Joseph et Bruno. C'est une déplorable chose que l'éducation privée de cette première éducation maternelle qui est si difficilement suppléée. Bruno, qui fut depuis le marin, était l'aîné de trois ans, c'est-à-dire qu'il avait commencé trois ans plutôt que son frère à ressentir les suites morales de l'abandon où les laissait le père, qui, brave homme d'ailleurs, mais tout occupé de son commerce, ne pensait pas qu'il se rendait coupable d'une grande faute en négligeant de surveiller ses enfans et de leur procurer une éducation honnête et chrétienne.

Bayonne était dès ce temps-là une place de guerre importante, ce qui, avec son port, occasionnait ce mouvement et cette licence qui accompagnent assez ordinairement la présence des soldats et des matelots. Bruno, livré à lui-même, courait les places et les cabarets sous prétexte de servir le commerce de son père, mais dans la réalité entraîné par la vivacité d'un caractère impétueux, indomptable, à qui il fallait de l'agitation et du bruit ; sa hardiesse, ses espérances et ses propos trop libres passèrent pour la marque d'esprit précoce. Le vieux Du Casse en rougit et ferma les yeux ; ce ne fut que quand il commença à souffrir des habitudes de son fils, qu'il se douta du mal, mais il était trop tard : l'oiseau, selon le proverbe, avait pris son pli, et les remontrances, les reproches, les châtimens, tout vint se briser contre l'indomptable caractère de l'incorrigible enfant.

Il n'était qu'un être au monde pour qui le farouche Bruno se montrait doux et amical, c'était son petit frère Joseph. Plus âgé, plus robuste, plus intrépide que lui, Bruno se trouvait souvent dans l'occasion de le défendre contre les enfans du même âge, il s'en acquittait vaillamment. Cette protection resserra leur affection mutuelle qui se manifestait souvent de manière à faire voir tout ce qu'il y avait d'élevé, de généreux, de puissant, dans le terrible caractère de Bruno, et tout ce qu'il y avait de tendre, d'affectueux et d'aimant dans le cœur de Joseph. Cette étude du caractère des enfans, saisie dans les petites choses, serait l'étude la plus utile aux parens, s'ils savaient la faire.

Il était impossible de rien voir de plus délicat, de plus noble, de plus joli que le petit Joseph. Il était si doux, si tendre, il avait de si beaux cheveux bouclés, qui encadraient si délicieusement ses joues roses, qu'on ne pouvait voir ce bel enfant sans ressentir de l'intérêt et de l'affection pour lui, et c'est de quoi son frère était fier. Bruno emmenait souvent Joseph dans ses courses, et se divertissait à le porter sur ses épaules, de peur qu'il ne se fatiguât, et aussi pour montrer sa force. Venait-il quelque drôle rôler autour du convoi ? Bruno déposait Joseph à terre, en lui disant : ne bouge pas. Puis il tombait sur les rôdeurs comme la foudre, les taillait en pièces ; les poursuivait jusqu'au bout de la rue ; et le petit Joseph était si sûr de son frère, si accoutumé à ses triomphes, qu'il l'attendait paisiblement en regardant ailleurs. Bruno revenait tout en sueur, rechargeait son frère sur ses épaules, et continuait fidèlement sa route.

Mais aussi de quel retour de fraternelle tendresse n'était-il pas

payé par le petit Joseph ! Comme le pauvre enfant pleurait dans un coin quand Bruno était accueilli au logis par les éclats de voix et les coups d'étrivières du père Du Casse ! Or, cet accueil était devenu à la longue le règlement quotidien.

Du Casse, alarmé de la conduite de son fils aîné, sans penser qu'il devait se la reprocher à lui-même, n'avait vu comme bien des pères, n'autre remède que la violence et les brutalités. Tantôt on renvoyait Bruno dans son galetas sans souper, et alors un signe suffisait entre les deux frères ; Joseph cachait adroitement la moitié de son repas dans sa poche, et il remontait au galetas pour se coucher, Bruno prenait son souper. D'autres fois le galetas se transformait en prison d'Etat, où l'aîné renfermé pendant toute la journée, s'évertuait à chercher des moyens d'évasion par les lucarnes, au risque de se rompre le cou. Alors Joseph se mettait par sa docilité en état de solliciter des faveurs, puis il s'approchait timidement de son père, puis tout-à-coup son cœur se gonflait, ses sanglots se faisaient passage, et il demandait en pleurant la grâce de son frère. S'il ne pouvait l'obtenir, ce qui arrivait souvent, il devenait rebelle à son tour par amour pour son frère ; il tâchait de dérober la clef et la passait à Bruno par dessous la porte, pour pouvoir dire sans mentir que ce n'était pas lui qui avait ouvert, ou bien il se glissait par les toits dans le galetas et partageait la captivité du prisonnier. Un jour il demeura accroché à la gouttière pendant quelques minutes par le pan de son habit, et faillit se tuer sous les yeux de son frère qui ne pouvant le secourir, s'arrachait les cheveux de douleur et de désespoir.

Ce qu'il y avait de moins louable dans l'amitié de ces enfans, c'est que l'incorrigible Bruno faisait souvent servir à ses méfaits l'innocence même et le dévouement de Joseph : il le stylait à ses larcins domestiques, l'initiait à ses espérances, et lui faisait volontiers tirer les marrons du feu. Ce n'était pourtant pas de sa part calcul ni perfidie : de tels sentimens étaient trop opposés au caractère de Bruno ; mais il savait que son frère obtiendrait grâce plus aisément, et il n'y voyait pour son propre compte qu'une économie toute claire de coups de bâton. C'est ainsi que la nuit on se levait pour écorner par anticipation l'héritage paternel représenté par les jambons du magasin. On dévalisait des boîtes de cornichons dont la petite main de Joseph pouvait seule forcer l'étroite embouchure ; enfin, on avait déclaré la guerre au ménage du papa, et on traitait le logis en pays conquis ; et il est facile de s'imaginer les équipées et les dégâts de deux enfans de ce caractère livrés à eux-mêmes par la déplorable insouciance de leur père.

Cependant le père, qui recueillait ce qu'il avait semé, voyait augmenter ses embarras à mesure que ses fils grandissaient. Bruno étendait peu-à-peu le cercle de ses mauvaises connaissances ; et il ne jouait plus aussi assidûment avec Joseph qui ne manifesta point des goûts aussi dissipés, et concevait plutôt de tems à autre des scrupules qu'il essayait, mais vainement, de faire partager à son frère. En même tems le marchand qui vieillissait, sentait ses forces défaillir et pouvait à peine suffire à son commerce ; désespérant du retour de Bruno, il commençait à s'alarmer sur le sort de son jeune fils qui était trop faible pour supporter un travail pénible, et qu'il tremblait de voir marcher sur les traces de son frère aîné.

Tel était le triste état où se trouvait cette famille, lorsqu'un vieux chanoine qui était voisin du père Du Casse, eut pitié du petit Joseph en qui il avait discerné, sous une enveloppe vulgaire, un heureux naturel et d'excellentes dispositions. Le bon prêtre lui montra le plain-chant et un peu de latin. Joseph, affectueux et aimant, recevait avec reconnaissance les leçons que lui donnait le vieillard et recueillait avidement ses pieuses exhortations. Les habitudes régulières, douces, calmes et paisibles du chanoine, ses avis paternels, ses réprimandes même dont la gravité tempérée par cette tendresse que les vieillards éprouvent ordinairement pour des enfans dociles, tout cela ouvrait à Joseph la porte d'un monde qui auparavant lui était inconnu ; transporté tout à coup dans une région d'idées plus élevées, il voyait se développer devant lui un ordre nouveau de pensées, sources de délicieuses impressions ; et ainsi s'accomplissait en lui, non-seulement sans effort, mais plutôt avec bonheur, sous la sainte influence de la religion, cette régénération morale, sur laquelle la philosophie a dit de si belles choses, mais que la piété seule peut accomplir.

Heureux de son essai, le vieux chanoine plaça Joseph dans une communauté où il put continuer ses études et s'affermir dans la vertu ; c'était ce qu'il fallait à cette nature excellente et qui n'avait besoin que d'être aidée : Joseph se montra de plus en plus studieux, fervent, plein d'intelligence, et justifia pleinement les espérances qu'on avait conçues.

Mais, par une déplorable fatalité, l'heureux changement opéré dans Joseph réagit d'une manière funeste sur son frère. Joseph ou-